



Le camp scout

Quand les vacances de Pâques sont arrivées, le ventre de maman était devenu de plus en plus rond.

Maman n'est pas très grande, contrairement à papa. Les gens s'étonnent toujours quand ils nous voient tous les cinq avec elle :

– Ils sont à vous, tous ces garçons ? ils disent d'un air apitoyé comme si on était des bêtes curieuses.

– Non, elle répond. C'est une colonie de vacances que j'ai adoptée.

Papa, qui est médecin, dit que, dans son état, il faut qu'elle se repose. Quand on est enceinte, on mange pour deux, on se fatigue aussi pour deux. J'ai calculé que ça faisait comme si on était quatorze à la maison, ce qui est vraiment beaucoup, même si maman est très organisée.

Alors papa a décidé que, pour les vacances, il nous enverrait, nous les trois grands, au camp scout, à Varangeville.

– Ça vous fera le plus grand bien, il a dit. Le bon air, la campagne, la vie saine et disciplinée de la meute.

Moi, je déteste les louveteaux.

Je veux dire : en vrai. Parce que, dans les histoires des Signes de Piste ou de La Patrouille des Castors, il arrive des aventures sans arrêt, les héros savent faire des nœuds hyper compliqués et allumer un feu de camp avec une seule allumette même quand le bois est mouillé.

Dans la réalité, il faut porter des culottes courtes en plein hiver, un béret sur la tête et un pull marin qui gratte, assister à des messes en plein air et connaître par cœur le livret de chants.

Comme je suis un peu enrobé, les gars de la meute m'appellent Ours Glouton, je ne suis jamais choisi pour les parties de ballon prisonnier mais c'est toujours moi qu'on envoie pour tester la solidité d'un pont de singe ou d'une corde à nœuds.

Jean-A., lui, adore les louveteaux. Comme il est chef de meute, il porte le totem et distribue les corvées. Son surnom, c'est Chacal Aimable, mais on n'a pas intérêt à l'appeler comme ça si on ne veut pas récurer les gamelles de tout le camp.

Quant à Jean-C., c'est la mascotte de la meute parce qu'il est le plus petit. Il passe son temps à pleurnicher pour que la cheftaine le console. Elle l'appelle « mon doudou », lui fait ses nœuds de foulard et l'autorise à garder la lumière dans la tente, la nuit, pour qu'il n'ait pas peur du noir.

Quand on est arrivés à Varangeville, la cheftaine nous a tous fait mettre en rang.

– Je vous présente M. Tournicot, elle a dit. M. Tournicot est agriculteur. Il a la gentillesse de nous prêter son champ pour installer nos tentes. Un ban pour M. Tournicot !

On s'est tous époumonés, sauf moi qui ouvrais et fermais la bouche en silence.

Puis la cheftaine a dit :

– Scouts toujours...

– Prêts ! on a hurlé.

Puis on a tous couru avec nos sacs de tente pour avoir le meilleur emplacement.

Il fallait se dépêcher, parce que le ciel était de plus en plus noir.

– Concours de tente ! a décidé la cheftaine en déclenchant son chronomètre. Le perdant montera la mienne.

Quand elle est passée pour l'inspection, je me battais encore avec les piquets. Les sardines ne voulaient pas s'enfoncer, la toile de toit était à l'envers et menaçait de s'envoler.

– D'accord, elle a dit. Puisque tu le fais exprès, tu seras de corvée de patates ce soir.

Après le dîner, on a chanté autour du feu puis on est allés se coucher. La cheftaine a fait le tour des tentes pour nous dire bonsoir, une lanterne à la main. Quand elle est arrivée dans celle que je partage avec Jean-A., elle a dit :

– Vous fumez un cochon, là-dedans, ou c'est vos Pataugas qui sentent ?

– J'adore Bagheera, a dit Jean-A. d'une voix rêveuse en s'enroulant dans son sac de couchage.

Bagheera, c'est la cheftaine. Elle a dix-huit ans, des couettes et un short trop étroit pour ses cuisses, mais Jean-A. pourrait traverser les chutes du Niagara sur une corde si elle le lui demandait.

– Dormez bien, les louveteaux, elle a dit.

J'ai cherché une position pour la nuit, mais le sol était plus dur qu'une planche à clous, mon duvet sentait le moisi, et Jean-A. n'arrêtait pas de me donner des coups de coude dans les côtes en se retournant.

Puis la pluie s'est mise à tomber. Elle tambourinait sur la toile de plus en plus fort, s'infiltrait par les trous des piquets.

J'ai allumé ma lampe torche, mais Jean-A. dormait comme un sonneur, un sourire d'extase sur les lèvres.

– À mon commandement ! il a balbutié en rêve. Droite, gauche, droite, gauche...

Quand la pluie s'est enfin calmée, ça a été le tour des crapauds. Ils se sont tous mis à coasser en chœur. J'ai essayé de penser à une jungle pleine de bêtes fauves et de boas constrictors pour me donner du courage, mais ça n'était bon que dans mon petit lit douillet, à Cherbourg. Impossible de dormir.

J'ai remonté mon duvet jusqu'aux yeux et là, juste à l'instant où j'allais trouver le sommeil, une tête atroce est apparue par l'ouverture de la tente.

J'ai poussé un hurlement.

– Aah !

– Chut ! ce n'est que moi, Putois Puant... Vous n'avez pas entendu le cri de ralliement ?

Putois Puant, c'est Stéphane Le Bihan. Personne ne veut dormir dans la même tente que lui, même Jean-A. qui est son meilleur copain.

Son visage était déformé par la lampe torche qu'il plaquait sous son menton et j'entendais derrière lui des ricanements et des murmures.

– Rassemblement sous l'arbre creux, il a lancé. Et pas un bruit, hein, ou on va se faire prendre...

J'ai réveillé Jean-A.

– Qu'est-ce qui se passe ? il a fait d'une voix pâteuse en tâtonnant autour de lui pour trouver ses lunettes.

– Je ne sais pas, j'ai dit. Rassemblement.

On a enfilé nos pulls et nos capes de pluie en vitesse, puis on est sortis dans la nuit.

L'herbe était trempée, on n'avait pas fait deux pas hors de la tente qu'on pataugeait pieds nus dans des choses tièdes et gluantes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? a gémi Jean-A. d'une voix blanche.

– Bouses de vaches, j'ai dit avant de déraper et de m'étaler de tout mon long.

Il y en avait partout. De grosses bouses encore fraîches qu'avaient laissées les vaches de M. Tournicot en traversant le campement.

Quand on est arrivés sous l'arbre creux, on était crottés jusqu'aux genoux.

– Ugh ! a dit Putois Puant en nous éblouissant avec sa torche. Bienvenue à vous, visages pâles.

Ils étaient quatre ou cinq, serrés autour d'un feu qui ne voulait pas prendre.

– Qu'est-ce que vous faites là ? a demandé Jean-A. en clignant des yeux.

– Qu'est-ce que tu crois ? a dit l'un des jumeaux Brichet. On fume le calumet de la paix.

Accroupis sous leurs capes, ils faisaient circuler des cigarettes dont le bout rougeoyait dans l'obscurité. Dans l'herbe, il y avait des paquets de gâteaux, des boîtes de sardines à l'huile et des trognons de pommes.

– Vous êtes fous, les gars, a protesté Jean-A. Si Bagheera vous voit, elle va vous tuer !

– Bah, a dit l'autre jumeau Brichet, elle ronfle comme un bûcheron. Tu veux une taf ?

Si papa nous a inscrits aux louveteaux, c'est à cause des jumeaux Brichet. Des gars formidables, capables de tailler un cochonnet parfaitement rond avec un Opinel et de fabriquer une cabane avec trois branches pourries.

Papa rêve d'avoir des fils comme eux : de vrais scouts, courageux et volontaires, les champions du monde de la B.A. qui passent leur jeudi sur

le marché à porter le panier des vieilles dames ou à vendre des tickets pour la loterie.

Les jumeaux Brichet sont les fils de son médecin-chef, à l'hôpital. C'est peut-être pour ça que papa les admire autant. Ils ont presque quatorze ans, le crâne rasé et de gros genoux pleins de cicatrices.

– Vous êtes malades ! a dit Jean-A.

– Moi, a dit Stéphane Le Bihan, mon cousin, il a douze ans et il fume sept paquets par jour.

– Et ça, il sait le faire ? a dit l'un des jumeaux Brichet.

Il a avalé son mégot allumé et l'a ressorti sur le bout de sa langue.

– Ça paraît rien, comme ça, il a dit, mais il faut des heures d'entraînement pour y arriver sans se brûler. Vraiment, t'en veux pas une, Jean-A. ?

– Sans façon.

– C'est que t'es pas cap, alors.

– Si, je suis cap.

– Non, t'es pas cap.

Ça aurait pu durer longtemps s'il ne s'était pas mis à tomber un vrai déluge.

On s'est séparés en se disputant et, le lendemain, on a tous pris un savon par Bagheera parce que quelqu'un avait pillé les réserves de l'intendance.

– Puisque c'est comme ça, elle a dit, vous resterez consignés au campement pendant que je vais faire des courses au village.

Elle a pris la 2 CV de M. Tournicot. Ça nous faisait une sorte de quartier libre, alors on est tous descendus à la mare qui est au bout du champ.

C'était une toute petite mare entourée d'un bosquet de roseaux où les vaches venaient boire dans la journée.

– Regardez, a dit l'un des jumeaux Brichet. Un canard ! Ça vous dirait qu'on le mange à la broche ce midi ?

On a tous trouvé l'idée formidable. On a sorti nos Opinel et on a commencé à se fabriquer des arcs avec des roseaux et de la corde de tente.

En quelques minutes, le boqueteau a été saccagé. On s'est tous mis à tirer comme des malades, les flèches volaient dans tous les sens, on n'avait jamais autant rigolé de toute notre vie.

Quand Bagheera est revenue, la mare était presque entièrement recouverte de flèches. Du petit bois de roseaux, il ne restait plus que quelques moignons. Au milieu du tapis de flèches, il y avait le canard qui nageait tranquillement, l'air indifférent comme s'il nous narguait.

Il n'a même pas bougé quand Bagheera s'est mise à hurler. On était des vandales, la pire équipe de brise-tout qu'elle ait jamais connue ! Pire : des assassins !

– S'attaquer à une pauvre bestiole sans défense ! Qu'est-ce qui vous a pris ?

– Demain, a murmuré l'un des jumeaux Brichet, je fabrique un lasso. Cet idiot de canard n'a qu'à bien se tenir !

Ça a été un camp formidable.

On n'a jamais pu prendre le canard, mais le troisième jour, une autre meute de louveteaux s'est installée dans le champ à côté du nôtre.

Ça a tout de suite mis de l'ambiance. On a fabriqué des lance-pierres et on s'est amusés à se canarder avec des prunes sauvages. Ceux de Varangeville ont fini avec des cailloux, alors l'un des jumeaux Brichet s'est expliqué avec leur chef et tout est rentré dans l'ordre.

Le soir, on a fait un grand rassemblement. On a récité des prières et chanté des chants scouts tous ensemble autour d'un feu de joie. Les grands se refilaient des cigarettes en douce, on a lancé des pétards sur les vaches de M. Tournicot et échangé des fanions, puis tout le monde s'est séparé,

sauf Bagheera et le chef de la meute de Varangeville qui avaient le jeu du lendemain à préparer.

Quand les lumières ont été éteintes dans leur campement, les Bricchet sont venus nous chercher.

– Expédition punitive, ils ont dit. Ces péquenots de Varangeville ne l'emporteront pas au paradis.

On s'est glissés sans bruit jusqu'à leur tente en sautillant entre les bouses. Puis on les a attaqués par surprise : les petits défaisaient leurs piquets, on attendait qu'ils sortent, et on les barbouillait avec du dentifrice.

Jean-A., qui adore la discipline, a menacé d'aller chercher la cheftaine, mais personne ne l'écoutait. On se roulait dans les bouses en se traitant de tous les noms, alors M. Tournicot est sorti en pyjama, un fusil de chasse à la main.

Quand il a tiré en l'air, ça a été la débandade. Les vaches meuglaient et galopaient dans tous les sens, Jean-A. s'est accroché dans les fils barbelés en tentant de s'enfuir, et c'est lui qui a tout pris.

– Les enfants, a dit Bagheera au rassemblement du matin, les scouts du monde sont une seule et grande famille. Pour resserrer les liens avec la meute de Varangeville, nous allons faire ensemble une course d'orientation. L'équipe qui arrivera la première gagnera le trésor.

Elle a distribué les boussoles, les cartes, et formé les binômes. Chacun avait un équipier de l'autre meute pour resserrer les liens. Puis on est partis dans la forêt et la course a commencé.

Au début, ça m'a plu.

Il faut faire un circuit en s'aidant des signes de piste que les moniteurs ont laissés. Deux branches entrecroisées, par exemple, signifient qu'on

s'est trompé de chemin, les flèches indiquent les bonnes directions, et ainsi de suite.

René, mon binôme de Varangeville, était un petit rouquin nerveux au visage constellé de taches de rousseur.

C'était énervant, parce que c'était toujours lui qui trouvait en premier les marques sur le sol. À sa façon de renifler, on aurait dit un chien de chasse flairant une piste, mais c'était juste qu'il avait la morve au nez et pas de mouchoir.

– Dépêche, il a dit. C'est bien ma veine de tomber sur un gros !

– Tu es sûr que c'est par là ? j'ai demandé, quand il a voulu qu'on traverse un champ de ronces.

– Laisse faire les pros, il a dit.

Mais à mesure qu'on s'enfonçait dans la forêt, on entendait les cris des autres équipes qui se faisaient de plus en plus lointains.

– Il doit y avoir un os ! a reniflé René quand on s'est retrouvés complètement perdus. Je n'y comprends rien. On a pourtant suivi tous les signes.

– Sûr, j'ai dit. Du travail de pro.

– Je t'apprendrai que je suis le meilleur éclaireur de tout Varangeville, d'abord, a fait René. Si tu te traînais pas comme un mollusque, on aurait déjà gagné.

– Mollusque toi-même, j'ai dit.

Quand on est arrivés au point de rassemblement, on était bons derniers. Les vainqueurs étaient le binôme d'un des jumeaux Brichet. Pour arriver les premiers au trésor, ils s'étaient amusés à changer toutes les directions et se gavaient maintenant avec le paquet de Mashmallows qu'ils avaient gagné.

Comme toutes les équipes s'étaient perdues dans la forêt à cause d'eux, les liens avaient du mal à se resserrer. Pour créer l'ambiance, Bagheera a

organisé un concours de tir à la corde qui a fini en bagarre générale.

C'est alors que Jean-A. a dit :

– Et Jean-C. ? Est-ce que quelqu'un l'a vu ?

On a fouillé les taillis alentour, mais pas de Jean-C. Son binôme, un grand crétin de Varangeville, s'est mis à ricaner :

– Qu'est-ce que vous croyez ? Que j'allais m'encombrer d'un mioche qui a encore des couches aux fesses ?

Jean-C. est la mascotte de notre meute, alors l'un des jumeaux Brichet a filé une torgnole au grand crétin et il a fallu les séparer.

La nuit commençait à tomber. On a fait une battue dans les bois à la recherche de Jean-C., mais il restait introuvable.

– Si on revient sans lui, m'a dit Jean-A., papa va nous faire une tête au carré.

– Tant pis, a dit Bagheera. Il faut prévenir la gendarmerie.

On est revenus au campement pour les appeler sur le téléphone de M. Tournicot, et c'est là qu'on l'a trouvé.

Comme il y avait de la lumière dans la tente de Bagheera, on s'est précipités. Il dormait à poings fermés dans le duvet de la cheftaine.

Autour de lui, il y avait des paquets de petits-beurre éventrés et des quignons de pain à demi grignotés.

Mais le plus drôle, c'était le canard.

Il était couché contre Jean-C., endormi lui aussi, la tête sous l'aile. Pas étonnant, après un tel festin : il avait dû becqueter pour trois jours de provisions de goûters !

Au bruit qu'on a fait, il a redressé le cou, nous a regardés de son œil rond puis, avec un petit coin-coin de protestation, s'est rendormi aussi sec.

À partir de ce jour, la meute a eu une deuxième mascotte.

On a installé le canard sur une sorte de trône de branchage, et tous les soirs, à la veillée, on lui apportait des friandises et on défilait devant lui en bramant des chants scouts.



Il a fallu toute une journée pour nettoyer le champ de M. Tournicot. Il a eu l'air soulagé de nous voir partir, et même si j'étais triste de quitter le canard et nos copains de Varangeville, je n'étais pas mécontent que le camp soit fini.

On a fait un ban d'adieu à M. Tournicot et puis on est montés dans le car.

Bagheera a joué de la guitare pendant tout le voyage. Elle avait l'air triste d'avoir quitté Akela, le chef de la meute de Varangeville. C'est normal parce que, comme elle le dit toujours, les scouts du monde sont une grande famille et qu'elle avait dû resserrer les liens avec lui.

Ce qui l'a déridée, c'est quand on a entendu quelque chose bouger dans son étui à guitare.

Un drôle de bruit, comme s'il y avait eu à l'intérieur une poignée de pois sauteurs.

C'était le canard de Jean-C.

L'un des jumeaux Brichet l'avait fourré dedans pendant qu'on disait au revoir à M. Tournicot.

Depuis, notre mascotte vit dans le local de la meute, sur le port.

À chaque rassemblement, on lui noue un petit foulard de louveteau autour du cou. Il dort sur un vieux béret, dans une cage qu'on lui a fabriquée.

Papa et maman ne sont pas au courant, bien sûr. C'est notre ami secret. Il a sa gamelle à lui, son quart en fer-blanc, et si les gars de Varangeville nous attaquaient pour le reprendre, on se battrait pour lui jusqu'à la mort.

Parole de scouts !



La ménagerie

Mon rêve serait d'avoir un chien.

Un labrador, comme Dagobert dans le Club des Cinq. Il serait juste à moi et il montrerait les dents quand Jean-A. lui donnerait des ordres.

En prévision de ce jour-là, j'ai acheté un livre qui s'appelle *Comment s'occuper de votre fidèle compagnon*. On voit toutes les races de chiens, ce qu'il faut leur donner à manger, les colliers anti-puces, les vaccins, et comment leur faire leur toilette.

Je connais le livre par cœur. Dans mon tiroir secret, j'ai même un os en caoutchouc que j'ai acheté pour quand j'aurai un chien. J'ai préparé aussi des listes de noms : Dagobert, Rex, Prince, Rintintin... Tout dépendra à quoi il ressemblera.

J'adore y penser, m'imaginer toutes sortes de jeux qu'on ferait tous les deux. Mais en même temps ça me rend triste parce que papa et maman ne veulent pas qu'on ait un chien.

Ils disent qu'on est bien assez nombreux sans s'encombrer en plus d'un animal. Cinq enfants, bientôt six, en plus des poissons rouges et du cochon d'Inde, ça va comme ça : pas question de transformer la maison en ménagerie.

– C'est important pour notre développement, je dis. S'occuper d'un animal à notre âge donne le sens des responsabilités et permet des transferts propices à notre épanouissement affectif.

C'est ce qu'on dit dans mon livre : le chien sera toujours le meilleur ami des enfants.

– Je connais la musique, dit papa. Au début, tout le monde voudra s'en occuper, et après ce sera à moi de le descendre faire sa promenade. J'ai assez de cinq enfants comme ça.

– Mais non, papa, je te jure : c'est moi qui m'en occuperai !

– D'abord, dit maman, c'est un crime d'avoir un chien en appartement. Le pauvre s'ennuierait toute la journée.

Ça c'est un argument qui me tue. Pourquoi on n'habite pas dans une maison avec un jardin, comme François Archampaut ?

Le chien de François Archampaut s'appelle Sémiramis de la Trouillère. C'est un drôle de nom pour un chien, mais François Archampaut dit que c'est parce que son chien a un pedigree qui remonte aux rois carolingiens.

C'est un chihuahua microscopique avec des rubans sur la tête et un collier incrusté de diamants. Le chauffeur le promène tous les jours dans la DS 19, assis sur un petit coussin de soie sur le siège du passager.

François Archampaut dit que Sémiramis de la Trouillère ne peut manger que dans des gamelles en or massif parce que, sinon, ça lui donne des allergies terribles.

Jean-A., qui est jaloux, dit que le chien de François Archampaut fait des crottes plus grosses que lui.

– Je t'apprendrai, dit François, que Sémiramis a fait l'école des chiens policiers de Scotland Yard. Il est petit, d'accord, mais il peut maîtriser n'importe quel voleur armé jusqu'aux dents. Il a même failli jouer dans un feuilleton télévisé, mais on n'a trouvé aucun chien assez fort pour le doubler dans les cascades.

Ça en a bouché un coin à Jean-A. parce qu'on n'a pas la télé et qu'il n'a pas pu vérifier.

Un jour, on a trouvé un chien dans l'entrée de l'immeuble.

C'était un minuscule corniaud avec une tache noire sur l'œil. Un chiot à la démarche pataude et maladroite, qui fouillait dans le local des poubelles.

C'est Jean-C. qui a eu l'idée : puisque papa et maman ne voulaient pas qu'on ait un chien, on le garderait en cachette, juste pour nous.

– D'accord, a dit Jean-A., mais il sera à moi.

– Pas question, a dit Jean-C. Je l'ai vu le premier.

– J'ai un livre sur les chiens, j'ai dit. Il n'y a que moi qui peux m'en occuper.

On s'est disputés un moment, puis on a décidé qu'il serait à nous trois. On l'a glissé dans mon cartable et on l'a monté en cachette jusqu'à l'appartement.

Par chance, maman était partie faire des courses avec Jean-D. et Jean-E. On lui a fait une niche dans le dernier tiroir du bureau, un panier avec une vieille corbeille de fruits confits. Comme il ne voulait jamais rester tranquille, on a passé la fin de l'après-midi à quatre pattes à le rattraper sous les lits et à jouer avec lui.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il avait déchiqueté :

- un chausson de Jean-C.
- l'album *Spirou* 1967, 674 pages, que j'avais reçu à Noël

- un paquet de Zan tout neuf
- une balle super-rebondissante en caoutchouc
- le rideau de la douche

C'était génial !

L'un après l'autre, on faisait le guet à la porte, et quand maman est arrivée avec les petits, on était tous les trois plongés avec application dans nos devoirs de classe.

– Bonne journée, mes chéris ? elle a demandé en nous embrassant.

– Hon, hon..., on a fait sans même lever la tête de nos cahiers.

– Quel sérieux dans cette maison ! elle a dit, un peu inquiète quand même. Vous êtes sûrs que tout va bien ?

On n'a pas répondu, trop concentrés sur nos devoirs. Jean-A. avait sa flûte à portée de main au cas où notre chiot se serait mis à couiner. Quand on a rouvert le tiroir, il dormait bien sagement en boule dans sa corbeille.

– On l'appellera Grognard, a dit Jean-A. Comme les soldats préférés de Napoléon.

– Non, j'ai dit. On l'appellera Dagobert.

– Non, a dit Jean-C. Milou, comme le chien de Tintin.

Au dîner, on s'est mis des restes de viande dans les poches, mais quand on a voulu les donner au chien, sa corbeille était vide.

– Catastrophe ! a dit Jean-A. Il s'est échappé du tiroir.

On a fouillé partout, sous les lits, dans le placard à chaussures, la penderie. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin : d'abord la chambre n'est jamais bien rangée, et il était si petit qu'il aurait pu se cacher n'importe où.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? a demandé Jean-C.

– Il n'a pas pu quitter la chambre, a dit Jean-A. Préparons un appât, la faim le fera bien sortir de sa cachette.

C'était un bon plan. J'avais déjà lu ça dans une histoire de *l'Album des Jeunes* qui se passait aux Indes : des chasseurs attachent une chèvre vivante à un piquet pour piéger un tigre mangeur d'hommes.

On a mis les rogatons dans une assiette, bien en vue, et on s'est mis au lit comme si de rien n'était, le drap sur la tête et surveillant l'appât.

– Tu crois que ça va marcher ? j'ai murmuré.

– Silence, a fait Jean-A. Tais-toi et guette.

On est restés comme ça pendant une heure, les yeux écarquillés dans l'obscurité et retenant notre respiration.

– Alors ? a demandé Jean-C. en venant aux nouvelles.

– Toujours rien.

– Et si on mettait des rondelles de saucisson dans l'assiette ? j'ai proposé. Peut-être qu'il préfère ça à la viande.

– Trop risqué, a dit Jean-A. Si on se fait piquer dans la cuisine, on est cuits. Il faut attendre. Il va bien se décider à sortir.

Une heure plus tard, toujours pas de chiot.

Papa et maman avaient dû aller se coucher, parce qu'on n'entendait plus un bruit dans l'appartement. Les yeux me brûlaient et je commençais à être inquiet.

– Il s'est peut-être glissé dans une de tes chaussures et il s'est asphyxié, a gloussé Jean-A.

– Très drôle, j'ai dit, mais je n'avais pas le cœur à rire.

Soudain, la lumière du plafonnier a jailli.

– Est-ce que vous auriez l'extrême amabilité de m'expliquer ce que fait cette... cette... chose dans mon lit ? a tonné une voix.

On a risqué un œil hors des draps, feignant d'être éblouis comme si on dormait depuis longtemps.

– Qui ça, nous ? a articulé Jean-A. d'une voix pâteuse.

Papa se tenait sur le seuil, en pyjama, une brosse à dents dans la main droite.

Dans l'autre, suspendu par la peau du cou, il y avait Dagobert, enfin Grognard ou Milou, qui mâchonnait tranquillement une chaussette.

– Pas la peine de jouer les innocents, a dit papa d'une voix glacée. Conseil de guerre. Je vous attends tous les deux au salon.

Ça a vraiment bardé.

On a eu beau pleurer, supplier, papa ramenait dès le lendemain notre chiot à la SPA.

– J'en suis aussi triste que vous, il a dit en revenant. Il avait une bouille bien sympathique, ce corniaud.

– Ils vont le tuer, j'ai sangloté. Ils mettent les chiens dans des sacs et ils les noient !

– Mais non, a dit papa. Il restera au chenil jusqu'à ce qu'il trouve un maître. Il sera plus heureux dans une maison où il pourra courir tout son saoul. Ici, en appartement, il serait vite devenu neurasthénique. Est-ce que vous comprenez ?

On a fait oui de la tête, mais j'étais désespéré.

Je n'ai rien pu manger de toute la journée. En classe, je me mettais à pleurer pour un rien. Chaque fois que je passais devant le local à poubelles, je m'attendais à voir surgir en jappant notre petit chiot si pataud, et les larmes me montaient aux yeux.

– Je t'assure qu'il est heureux là-bas, disait maman pour me consoler. Lui aussi a besoin d'amis. Le refuge, c'est comme une grande colonie de vacances pour lui.

Mais je sentais bien à sa voix qu'elle n'en pensait pas un mot.

Un soir, papa est rentré du travail avec un petit paquet qu'il tenait derrière son dos.

– Tenez, il a dit en toussotant. C'est pour vous.

C'était une sorte de boîte à chaussures, avec un couvercle plein de trous retenu par une ficelle.

À l'intérieur, il y avait une adorable souris blanche.

Elle ne devait pas mesurer plus de dix centimètres, avec un museau pointu et une petite queue toute rose. Je l'ai prise dans la main et, aussitôt, elle est allée se blottir dans ma manche, comme si elle venait de m'adopter.

– Pour nous ? j'ai répété sans y croire. Et on peut la garder ?

– Bien sûr, a dit papa. Elle est très propre et elle a tous ses vaccins. Mais attention : ne comptez pas sur moi pour nettoyer sa litière, hein !

On s'est tous jetés dans ses bras.

– Tu me promets que tu ne seras plus triste ? il a dit quand ça a été mon tour.

En quelques minutes, ça a été une joyeuse pagaille : tout le monde voulait toucher la souris et lui trouver un nom.

– Que pensez-vous de Jean-Souris ? a proposé papa. Le marchand a été formel : c'est un mâle. Ça évitera les... euh... problèmes.

Papa est très fort comme médecin.

Quand, une semaine plus tard, Jean-Souris a eu le ventre qui a commencé à s'arrondir bizarrement, il a dit :

– C'est normal : vous lui donnez trop à manger.

Là où il a été bien étonné, c'est quand il a trouvé un matin sur la litière cinq souriceaux presque transparents.

– Je n'y comprends vraiment rien, a dit papa. Le vendeur m'avait pourtant assuré...

Pour loger tout ce petit monde, on a remonté de la cave une vieille cage à oiseaux. Les barreaux étaient trop écartés, alors on l'a mise dans la baignoire pour éviter que les souriceaux ne s'échappent dans tout l'appartement.

Le problème, c'était à l'heure du bain : il fallait les rattraper un par un avant de pouvoir entrer dans la baignoire. Le temps d'en cueillir un, l'autre avait déjà filé, glissant sur l'émail comme une bille.

Moi, ça ne me gênait pas parce que je déteste me laver.

C'est papa qui faisait une drôle de tête. La salle de bains sentait le pipi de souris, le porte-savon était couvert de crottes minuscules comme des morceaux de Zan. Un jour, il a même retrouvé un souriceau dans la poche de son peignoir.

– Pas question de les garder, a dit maman. C'est contraire à toutes les lois de l'hygiène, surtout avec un bébé à naître. Bientôt ils vont se reproduire entre eux. Je ne laisserai pas votre père transformer cette maison en ménagerie !

Papa, tout penaud, a dû discuter ferme avec le vendeur pour qu'il accepte de reprendre les souriceaux.

Ça ne m'a pas fait la même chose que quand il a rapporté mon Dagobert à la SPA. Une souris, ça n'est pas comme un chien. Au début, on s'amuse avec elle, mais une souris ne peut pas suivre à la trace de dangereux criminels ou retrouver des aventuriers enfouis sous une avalanche.

François Archampaut dit qu'il a dressé sa souris blanche à se faufiler dans des bases secrètes pour y poser des explosifs, mais la seule qu'il a eue, Sémiramis de la Trouillère l'a mangée toute crue au petit déjeuner.

Il dit qu'il l'avait prise pour un agent double, mais je ne le crois pas.

Un dimanche, on jouait au foot sur la plage quand un chien s'est jeté comme un fou sur le ballon.

Je l'ai reconnu à la tache autour de l'œil qui lui donnait l'air d'un pirate.

Il avait grandi, portait un collier neuf mais c'était...

– Grognard ! a crié Jean-A.

– Milou ! a crié Jean-C.

– Dagobert ! j'ai murmuré.

C'était bien lui. Mon Dagobert, sauvé du refuge de la SPA !

Il avait planté ses crocs dans le ballon et le secouait dans tous les sens, gambadant joyeusement autour de nous et nous arrosant d'une pluie de sable.

Puis son maître l'a sifflé et il est reparti à fond de train, sautant autour de lui et lui faisant fête comme s'ils avaient toujours été de vieux amis.

Il ne m'a pas reconnu, bien sûr. Un après-midi, qu'est-ce que c'est dans la vie d'un chien ?

Mais moi, je savais que je me souviendrais toute ma vie des quelques heures où j'avais eu un chiot à moi.